

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 43

Artikel: L'heure de Berne, s. v. p.
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191920>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

L'heure de Berne, s. v. p.

Les Lausannois sont soumis, depuis quelques mois, à une grande privation, celle de l'heure qui leur était donnée au passage, sur St-François, par l'horloge que la Société pour le développement avait fait placer à la façade méridionale de l'Hôtel des Postes, de ce cher petit Hôtel des Postes, dont nous avons tant de peine à nous séparer, hélas !

Lorsqu'on se dirigeait de ce côté pour prendre son courrier, expédier une lettre ou un paquet, il suffisait de lever le nez pour avoir l'heure. Ce renseignement instantané était surtout agréable le soir ; il vous indiquait le temps qui vous restait jusqu'à la fermeture, toujours si précise, des bureaux, et, le cas échéant, vous disait s'il y avait lieu de presser le pas.

Allait-on prendre le train, le parapluie, la canne ou le sac à la main, on jetait vite un regard sur l'horloge de la Poste.

Et si, sortant d'une réunion d'amis, du café ou du cercle, on s'attardait en babillant sur la place, le cadran lumineux vous rappelait que l'heure était tardive, et qu'on s'exposait à une verte grondée de maman. On s'empressait alors de rentrer pour éviter l'orage, — à la maison, — et la paix du ménage était sauvée.

Nous pourrions citer maint autre exemple des services signalés que rendait au public cette horloge dont on nous a brusquement privés.

On m'objectera peut-être que chacun a sa montre en poche.

Pas toujours, messieurs : elle peut être en réparation, et dans ce cas, chacun sait s'il faut avoir de la patience avec les horlogers !... Elle peut mal marcher, battre la breloque ; — elle peut dormir au Mont-de-Piété ; — et, enfin, on peut fort bien n'en point posséder du tout ; c'est le cas de bien des pauvres diables.

Du reste, c'est toute une histoire quand, pour sortir sa montre du gousset, il faut déboutonner son pardessus et sa jaquette, qu'il pleuve, vente ou neige.

Et s'il fait nuit ?... Vous savez comme Lausanne est éclairé.

Bref, l'horloge de la Poste a disparu un beau matin, sans crier gare ; et dès lors plus de nouvelles à son endroit.

Il va sans dire que si elle a été enlevée, c'est pour un motif valable ; nous ne le mettons pas en doute ; ce qui nous étonne, c'est qu'on ne l'ait pas remplacée.

Quelques-uns disent qu'elle marchait irrégulièrement, qu'elle était fréquemment en retard : hélas ! c'est le défaut de bien d'autres choses, à Lausanne. Il n'y avait, du reste, qu'à la régler.

Ah ! les anciens avaient davantage le souci et le respect de l'heure ; ils la personnaient. Les *Heures* avaient leur place dans l'Olympe, où elles étaient considérées comme les déesses de l'ordre et de la régularité. On les représentait avec des ailes, attelant les chevaux du Soleil et suivant son char. On célébrait même chaque année, à Athènes, une fête appelée *Horées*, en l'honneur de ces filles de Thémis.

Il est vrai que pendant longtemps les Romains furent privés de l'heure, non point par la faute du Département fédéral des Postes ou de l'administration municipale, mais parce qu'ils n'en avaient pas connaissance. Pour la nuit, par exemple, ils se contentaient de diviser celle-ci en quatre *veilles*, plus ou moins longues, suivant les saisons.

On ne voudrait cependant pas nous faire rétrograder au point de nous entendre dire : « Les bureaux de poste se ferment vers le commencement de la seconde veille, et il est prudent de se promener assez à l'avance sur la place, pour ne pas trouver visage de bois. »

Ceci nous remet en mémoire un trait de l'histoire de Robinson Crusoë. Craignant de perdre la supputation du temps, dans l'île déserte où il s'était réfugié, il inscrivait les jours par des entailles faites sur un poteau.

Eh bien, à défaut d'horloge, qu'on nous donne au moins le poteau, avec un employé chargé d'y marquer les divisions du temps, les heures, les demies, les quarts et les minutes.

Maintenant, trêve de plaisanteries.

A qui incombe l'obligation de nous donner l'heure fédérale ?...

A la commune de Lausanne, évidemment. Celle-ci louant l'Hôtel des Postes à la Confédération, elle doit approprier cet immeuble à sa destination, qui comporte nécessairement la présence d'une horloge. Un Hôtel des Postes sans horloge ne se conçoit pas ; c'est un oiseau sans queue, une église sans cloches, des lunettes sans verres, un couteau sans manche.

A quoi sert l'heure fédérale, je vous prie, si on ne nous la transmet par des cadrans visibles pour le public ?...

Nous nous permettrons donc d'exprimer respectueusement nos vœux à l'administration compétente, en lui disant :

« Messieurs !

» Faites-nous la grâce d'installer une horloge dans chacun des principaux quartiers de notre ville ; vous le devez à vos contribuables ; vous ne pouvez leur refuser cette gracieuseté !... Cette dépense, qui ne sera pas énorme pour le budget, aura certainement l'approbation générale.

» Faites, en un mot, ce qui se fait dans mainte autre ville de la Suisse, où les moindres détails du service public sont remarquablement soignés ; faites ce qui se fait à Genève, à Berne, à Zurich, à Lucerne et ailleurs, où, de jour et de nuit, l'heure de Berne est donnée à tous ! »

Allons, messieurs les horlogers de Lausanne, vous, les amis du mouvement, poussez à la roue !... Jamais vous ne ferez l'article d'une manière plus agréable à vos concitoyens.

Après avoir écrit ce qui précède, nous avons appris que le Département fédéral des Postes, — grâce à l'aimable intervention d'une personne bien placée pour cela, — nous allouerait une certaine somme pour le remplacement de l'horloge électrique qui a disparu, par une horloge mécanique. Mais, — si nous sommes bien renseignés, — on doute un peu que cette ressource soit suffisante pour l'établissement de cet appareil *avec un cadran lumineux*.

Ce serait vraiment regrettable ; car une horloge là, sans le cadran lumineux auquel nous étions habitués, serait chose manquée, incomplète.

Espérons donc que l'autorité municipale voudra bien contribuer pour une part à cette dépense, et faire quelque chose qui remplisse les conditions voulues.

Du reste, cette horloge pourra toujours être utilisée dans le nouvel Hôtel des Postes, — qu'on nous promet.

Ah ! de ce dernier, ne parlons pas : son heure, à lui, n'est pas encore venue, hélas !...

Et cela se comprend. Les malheureuses affaires du Tessin ont donné au pouvoir fédéral tant de besogne et de soucis, qu'il a autre chose à faire pour le moment qu'à s'occuper de cette construction.

Telle est la cause du retard dont on se plaint.

Mais, cependant, si nous devons attendre que cette crise politique soit entièrement apaisée, et que les conservateurs et les radicaux tessinois s'embrasent à la pincette... ça pourrait encore aller loin !... L. M.

Les passagers du « Mont-Blanc. »

Après avoir fait la description de ce beau vapeur à hélice et à deux ponts, dont la coque blanche se détache sur le bleu foncé des eaux, et dont l'intérieur est si bien aménagé ; où tout reluit, respandit, étincelle ; où le grand salon-restaurant des premières est meublé, décoré avec tout le luxe et le confort désirables, M. Emile Daullia, dans son charmant ouvrage, *La vie à Evian-les-Bains* (*), donne ce croquis, pris sur le vif, des étrangers qu'on rencontre ordinairement sur le *Mont-Blanc*, pendant la belle saison.

« Les places assiégées sont bientôt occupées par cette société cosmopolite, que l'on retrouve partout en voyage et particulièrement en Suisse.

» C'est, avant tout, l'inévitable famille anglaise, toujours nombreuse, encombrante, avec ses monceaux de colis à la main, et son sans-gêne prémédité, faisant partout tache d'huile et obstruant les passages. Le monsieur, — Mylord ! — raide, l'air gourmé, ennuyé, promène mélancoliquement un véritable télescope à l'horizon. La dame, — Mylady ! — d'âge mûr, longue et sèche, frileusement enveloppée dans son waterproof, ornée d'un voile, à sa capote, a le teint coupé-rosé, les traits anguleux, les lèvres entr'ouvertes, laissant transparaître l'ivoire émailé de dents en clavier, et se perd dans la lecture du *Bædecker*, qu'elle tient étalé devant elle.

» La demoiselle de compagnie, le plus souvent allemande, sans âge, sans grâce, sans tournure, veille avec une douce sollicitude sur quatre ou cinq misses qui lui ont été confiées. Celles-ci sont drôles, avec leur mine éveillée, leurs yeux

rieurs, leur chevelure brune ou blonde, leur tête espiègle, affublée d'un microscopique chapeau de canotier. Il est plaisant, pendant quelques instants, de les entendre se livrer entr'elles à un assaut de *no*, de *yes*, bien sentis, et de *aoh !* proférés sur tous les tons de la gamme. Pour compléter le tableau, il n'est pas rare de voir à leurs côtés, turbulents et volontaires, deux à trois bambins, de taille décroissante, vêtus de complets à carreaux, comme des palefreniers, et coiffés de leur horrible casquette à double visière.

» Puis ce sont les couples allemands, — réduction *Faust et Marguerite*, ou *Werther et Charlotte*, — elle, timide, aux yeux langoureux, à la physionomie placide, au teint rose et vermeil, à la chevelure blonde comme le blé ; lui, arrogant, au regard froid et fixe sous des lunettes d'or, à la tête carrée, à l'épaisse encolure, à la barbe flavescente. Ils se tiennent à l'écart, serrés dans leurs plaids. Le mari, indifférent, fume sa pipe, tandis que la femme, muette, se laisse aller à la rêverie.

» La Parisienne se reconnaît aisément à sa démarche pleine de désinvolture, son regard pénétrant et malicieux, son assurance, sa conversation vive et animée. »

Maintenant, voici notre tour, à nous autres Suisses :

« Ces personnes, dont l'air est satisfait et bon enfant, dont souvent les formes apparaissent imposantes ou exhubérantes, dont la mise est plutôt simple que recherchée, qui étalent au grand jour l'état florissant de leur santé et font l'effet, à première vue, de propriétaires inspectant leurs domaines, ne sont rien moins que des Suisses. On en voit ainsi sur le pont du *Mont-Blanc* ; et s'il vous arrive de leur adresser la parole, soyez sûrs qu'ils se mettront en quatre pour vous être agréables. »

Vous êtes vraiment fort aimable pour nous, M. Daullia, car le portrait n'est point à dédaigner.

« Les Américains, dit ensuite l'auteur que nous citons, ne font pas non plus défaut. Parmi eux, les représentants du sexe fort, avec leur teint rouge brique ou de papier mâché, leur ossature, leur barbe pendante, leur visage à tous crins et leurs allures à la *Jonathan*, n'ont rien de bien séduisant. Mais les frais minois de leurs compagnes sont à croquer, et c'est un régal pour les yeux de les contempler à la dérochée. »

Vient ensuite le portrait des Italiens, des Espagnols, des Grecs et des Russes. Ces derniers sont particulièrement flatés ; on pressent l'alliance franco-russe.

Du reste, lisez l'intéressant ouvrage de M. Daullia, dont nous ne pouvons donner, par ces fragments, qu'une idée

imparfaite ; lisez-le d'un bout à l'autre et vous y trouverez un réel plaisir.

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

III

Mais le coup était porté ; rien ne pouvait distraire, ni consoler Madeleine. La déception était trop cruelle !... c'était la fuite de ses rêves, l'effondrement de ses espérances, de ses illusions... c'était un écroulement !...

M^{me} Goulard la vit pâlir ; elle s'élança :

— Viens, mon enfant, viens, dit-elle.

A cette voix douce et tendre, Madeleine eut un brusque sursaut !... Comme étonnée, elle regarda sa grand'mère qui lui souriait, eut, à son tour, un sourire triste, puis ses yeux ternes et voilés reprurent peu à peu leur expression naturelle. Elle reporta ses regards autour d'elle, fit un effort, tendit la main à son aïeule, et se leva :

— Oui, allons-nous-en, dit-elle.

A ce moment, Suzanne rentrait dans la salle de danse qu'elle avait quittée un instant auparavant. Elle venait d'un salon voisin et était suivie d'un groupe de jeunes gens, parmi lesquels se trouvait, en première ligne, Georges Olliot. La jeune fille était rouge, animée, avait les yeux brillants, et un sourire de fierté et de bonheur errait sur ses lèvres.

A un mouvement qu'elle fit, un bouquet se détacha de son corsage ; Georges se baissa vivement, le ramassa, et, avant de le lui rendre, le porta à sa bouche.

Ce mouvement n'échappa point à Madeleine. Elle pâlit davantage, mais se redressant aussitôt, elle traversa le salon, droite et raide, et regagna l'antichambre, suivie de M^{me} Goulard.

Suzanne, malgré l'étourdissement dans lequel la plongeait l'enivrement du bal, voyant M^{lle} Goulard sortir de la salle, pâle et les yeux fixes comme une somnambule, suivie de sa grand'mère grave et triste, eut comme un brusque réveil. Adulée, complimentée, étonnée, ahurie de son triomphe, avait-elle eu le loisir de s'apercevoir des émotions bien différentes de son amie ?

A peine s'était elle demandé vaguement comment il se faisait que Georges l'invitât aussi souvent quand Madeleine était là.

Devinant soudain une partie de la vérité, elle se retourna et vit Georges Olliot derrière elle, gracieux, souriant. Elle lui lança un regard sévère, hautain, presque dur, et s'élança sur les traces de son amie.

Elle pénétra dans l'antichambre. Un domestique s'y trouvait.

— Où est M^{lle} Goulard ? lui demanda-t-elle.

— Là, fit-il.

Elle ouvrit la porte désignée.

Dans un boudoir, Madeleine était étendue sur un canapé. Elle avait perdu connaissance.

Sa grand'mère était auprès d'elle. Un médecin lui donnait ses soins.

Alors, Suzanne se laissa tomber à genoux près du canapé, et saisissant une des mains pendantes de son ancienne compagne :

— Ah ! Madeleine, ma chère Madeleine ! s'écria-t-elle.

Et, la tête inclinée, elle se mit à pleurer.

(*) Berger-Levrault, édit., Paris.